

Révélation chrétienne et activité médicale

Autor(en): **Courvoisier, Jaques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Theologische Zeitschrift**

Band (Jahr): **1 (1945)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-877575>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vertrag, denn er war mit 45% am Bruttoergebnis seiner Werke beteiligt. Trotzdem betrachtete er die Verleger als Krämer: «Ob einer mit Büchern handelt oder mit Häringen, ist einerlei. Sie sind die Kapitalisten und beuten die andern aus.»⁴⁹

Auch alle noch so ausgeklügelten volkswirtschaftlichen Berechnungen über «Autorenhonore und Verlegergewinne»⁵⁰ werden die beiden Standpunkte nie zur Deckung bringen.

Basel.

Fritz Husner.

Révélation chrétienne et activité médicale.

Aux docteurs *Alec Cramer* et *René Patry*.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a essayé d'envisager l'art médical dans ses rapports avec la foi chrétienne ; les récents travaux du Dr Tournier, pour ne citer que lui, en fournissent une preuve en soi suffisante¹. Ce que nous envisageons dans cet article n'est qu'un aspect, à la vérité fondamental, de ce problème, et se limite exclusivement à la question de principe : Quel jour la révélation chrétienne, telle que l'atteste l'Écriture sainte, jette-t-elle sur la profession du médecin praticien ?

Il y a donc bien des choses que nous ne voulons pas traiter ici et nous croyons utile de les indiquer au début : Nous ne voulons pas traiter de ce qu'est un médecin chrétien. Nous ne voulons pas traiter non plus des guérisons par la prière ou de la paramédecine qui joue pourtant un rôle si grand de nos jours, nous ne traiterons pas non plus du rôle pastoral que le médecin peut être appelé à jouer auprès de son malade, ni de cette chose si nécessaire qu'est la collaboration du médecin et du pasteur. Sans doute tous ces sujets peuvent-ils être éclair-

⁴⁹ ib. 85.

⁵⁰ Vgl. die Dissertation Leipzig 1933 von Hans Bergmann über dieses Thema.

¹ Cf. également *E. Schweizer* : Jesus der Christus, Herr über Krankheit und Tod, «In Extremis», Déc. 1943 ; Dr. med. *W. Scheidegger* : Die Aufgabe des Christen als Mediziner, «In Extremis», Déc. 1944 ; Dr. med. *K. Stoevesandt* : Die natürliche Gebundenheit des Menschen, «Theologische Aufsätze», Karl Barth zum 50. Geburtstag, 1936, p. 243.

rés par celui que nous abordons, car ce que nous serons appelés à dire de la guérison et de ce qu'elle représente s'applique à *toute guérison*, et non seulement à celle dont la médecine officielle aura été l'agent. Mais il nous paraît opportun, pour l'instant, de nous en tenir à cette seule question : Comment la profession médicale apparaît-elle lorsqu'on la confronte avec la révélation de Dieu en Jésus-Christ ?

Un truisme pour commencer : l'objet de la profession médicale, c'est l'homme et non la médecine, ou si l'on veut car la médecine a son rôle à jouer, la médecine en tant qu'elle est là pour l'homme, pour le malade. Le médecin soigne l'homme, non la maladie. Pour autant qu'il soit superflu d'insister, rappelons que d'autres, non seulement dans l'Écriture, mais aussi dans la littérature profane, ont mis en lumière avec esprit et finesse cette vérité élémentaire qu'il est bon de rappeler en tête d'un semblable exposé. Pensons à Molière et aux leçons pertinentes qu'il donne aux médecins de tous les temps !

C'est pourquoi le médecin consciencieux n'a accompli qu'une partie de sa tâche quand il a étudié la seule science médicale. Il lui faut encore cette connaissance de l'homme, et, pour le sujet qui nous préoccupe, cette connaissance de l'homme tel que nous le révèle l'Écriture sainte, témoignage fondamental rendu à Dieu et à Jésus-Christ, sur lequel l'Église est édiflée.

D'après l'Écriture, l'homme est un être créé à l'image de Dieu, à qui Dieu a remis originellement toute domination sur la terre. Usant mal de la liberté et de la souveraineté qui lui a été conférée, et voulant lui-même être un dieu, cet homme s'est égaré. C'est ce que l'Écriture appelle la chute, chute qui a eu pour conséquence la mort. Le jugement que Dieu rend sur tout homme après la chute est celui qui retentit dans Gen. 3 : 19 : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été pris ; car tu es poussière et tu retourneras dans la poussière. » Faisant écho à ce jugement, saint Paul écrit : « Le salaire du péché, c'est la mort » (Rom. 6 : 23).

La mort, dans la doctrine chrétienne, ne nous est donc pas présentée comme l'aboutissement d'un processus normal, mais bien comme le résultat d'un état de choses dérangé dès l'ori-

gine. Il faut le constater et se contenter ici de cette constatation. Il serait oiseux de se demander si les choses auraient pu être autres et surtout comment elles auraient été s'il n'y avait pas eu chute, car cet événement nous est donné et décrit comme antérieur à toute connaissance, la connaissance scientifique y compris.

Ainsi la mort est-elle décrite comme la conséquence du péché et comme un signe de notre égalité foncière, à tous, devant le Dieu saint. « La mort a passé sur tous les hommes parce que tous ont péché », dit saint Paul (Rom. 5 : 12).

*

Toutefois, les choses ne sont pas aussi simples et aussi vite dites. Sans doute, le salaire du péché, c'est la mort ; sans doute Dieu a-t-il annoncé à l'homme (Adam veut dire : l'homme en hébreu) qu'il retournerait à la terre d'où il avait été tiré, mais ce décret n'est pas immédiatement exécutoire, ou, si l'on veut, l'exécution du jugement ne coïncide pas avec le prononcé de ce jugement. Entre les deux, il y a un *délai*, comme cela nous est rapporté dans cette parabole où nous voyons un économe infidèle mis à la porte par son maître parce qu'il dissipait ses biens, mais auquel il reste un peu de temps pour se retourner avant l'échéance fatale (Luc 16 : 1-8).

Lorsqu'Adam s'entend signifier son jugement, il a encore toute une vie devant lui, vie pendant laquelle il pourra tirer sa subsistance de la terre, à la sueur de son front sans doute, mais enfin il pourra vivre. Quant à Eve, elle ne mourra pas avant d'avoir eu le temps d'être mère. L'homme en tant qu'individu mourra donc, mais l'homme en tant qu'espèce humaine vivra et les individus qui la composent vivront dans ce délai. Il vivra de la grâce, à cause de la patience que Dieu a envers lui et qui se manifeste dans ce délai. Bien plus, à ce délai est attaché autre chose : l'idée de vengeance que Dieu tirera du serpent tentateur en raison de ce qu'il a fait pour l'homme. C'est justement un de ces fils d'homme, né de la femme, à qui sera dévolue la tâche de lui écraser la tête, c'est-à-dire d'en être totalement victorieux. C'est le salut de l'homme qui est annoncé par la revanche promise sur le Malin. Le délai est donc bien synonyme de grâce, de revanche, c'est-à-dire de

pardon, de la part de Dieu. Si le jugement de mort est l'expression de sa justice, le délai imparti est l'expression de sa miséricorde, car il devra être rempli par la réparation du mal causé, par la réconciliation, la reconstitution de ce qui avait été brisé par la chute.

Ainsi, ce délai n'est pas, comme on pourrait superficiellement le croire, un raffinement de cruauté du Créateur qui veut que l'homme savoure son destin de perdition et de mort et ait le temps de le savourer, mais il est là pour que l'homme puisse saisir le salut que son Dieu lui annonce, salut qui sera manifesté en son temps lorsque viendra celui qui livrera le combat vengeur contre le serpent, le terrassera définitivement et lui écrasera la tête par sa mort sur la croix.

Cette victoire trouve son point culminant dans la résurrection d'entre les morts de Jésus-Christ. Le combat qu'il livre, il le livre jusqu'au bout, jusqu'à la mort et contre la mort, ce roi des épouvantements, ce dernier ennemi qui doit être terrassé comme le dit l'Écriture. Ce sera la pierre de touche de la victoire contre Satan, car si la mort est la conséquence suprême du péché, la résurrection est le signe de la victoire définitive et totale remportée sur la mort, le témoignage du pardon entier accordé par Dieu à sa créature.

Cette résurrection est le pivot de tout l'enseignement néotestamentaire, ce qui fait qu'il vaut la peine de croire en Jésus-Christ. C'est ce sur quoi l'Église se fonde à son origine, et non comme on le croit communément sur l'enseignement moral du Christ.

Ainsi, à l'idée de la mort (punition, jugement) s'oppose ici-bas l'idée du délai, délai qui tire tout son sens de la promesse de pardon, de la victoire sur la mort, de la résurrection.

Ce délai, c'est le temps dans lequel est comprise notre vie, le temps dans lequel notre activité d'homme s'exerce, dans lequel nous nous instruisons, agissons, aimons, souffrons, jusqu'au jour de notre mort. C'est dans ce délai que l'appel à la profession médicale retentit et dans lequel elle s'exerce.

Sans doute ce délai n'est-il pas exempt d'indications relatives à son terme. Si d'aucuns disent : « Le Seigneur tarde dans l'accomplissement de sa promesse » (II Pi. 3 : 9) et croient qu'il a oublié le jugement qu'il a prononcé, l'Écriture est

formelle : le serviteur qui pense ces choses, oublie ses devoirs et se met à battre ses compagnons, comme le raconte la parabole (Mat. 24 : 49), verra son maître revenir à l'heure où il s'y attend le moins. Au reste, bien des indications tout humaines nous rappellent que ce délai est limité et marche irrémédiablement vers son expiration : c'est la mort de ceux qui nous entourent, c'est l'âge qui s'avance, et c'est aussi, la chose nous intéresse ici tout spécialement, la *maladie*.

*

On en conviendra aisément, la maladie est un signe de la mort qui vient. A quelque degré que ce soit, c'est un fait. Toute maladie porte en elle le germe de la mort. Si rien ne venait entraver sa marche, soit par les soins venus de l'extérieur, soit par la réaction de l'organisme contre les agents pathogènes, la maladie se terminerait toujours par la mort de celui qui en est l'objet.

Or la maladie, généralement, est considérée dans l'Écriture comme liée au péché. Je dis bien : généralement, car on commettrait une grave erreur en liant d'une manière particulière *cette* maladie-là à *ce* péché-là ; encore que la chose arrive : la cirrhose du foie pour l'alcoolique, les maladies vénériennes ou la tuberculose pour le débauché, et que l'on puisse dire de celui-ci : « il est malade parce qu'il a péché ». Jésus le reconnaît lorsqu'il guérit le paralytique en lui disant : « Prends courage, mon enfant, tes péchés te sont pardonnés » (Mat. 9 : 2). Mais il faut se garder de porter ici un jugement général. C'est souvent parce que les parents ont péché que cet homme est malade, parce que la société dans son ensemble pèche que cet autre l'est. Nous verrons donc dans la maladie, avec toute la complexité des rapports que présuppose la vie sociale, le signe *général* du dérangement *général* apporté dans le monde par l'existence du péché des hommes, de notre péché.

Quoiqu'il en soit, le signe même que la maladie est un signe de l'activité satanique est la façon dont nous est représentée la lutte contre la maladie tout au long de l'Écriture. Le roi Ezéchias, nous dit-elle, fut un jour « malade à la mort ». Le prophète Esaïe vint l'en avertir. « Ezéchias tourna alors son visage contre le mur et fit cette prière à l'Éternel : O Éternel, sou-

viens-toi que j'ai marché devant ta face avec fidélité et intégrité de cœur... Et Ezéchias répandit d'abondantes larmes. Puis la parole de l'Éternel fut adressée à Esaïe en ces mots : Va et dis à Ezéchias : Ainsi parle l'Éternel... : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes. Voici, j'ajouterai à tes jours quinze années. » Ezéchias chante alors un cantique de reconnaissance : « Je disais : Quand mes jours sont en repos, je dois m'en aller aux portes du séjour des morts... Je sens le fil de ma vie coupé comme par un tisserand qui me retrancherait de sa trame... Mes yeux s'élevaient languissants vers le ciel... Que dirai-je ? Il m'a répondu, et il m'a exaucé... Seigneur, c'est par tes bontés qu'on jouit de la vie, car c'est par elles que je respire encore. Voici, mes souffrances mêmes sont devenues mon salut... car tu as jeté derrière toi tous mes péchés » (Es. 38).

La maladie est donc un signe de mort. Cela est si vrai qu'un jour, Jésus se préparant à aller voir son ami Lazare, malade mortellement, prend bien soin de dire que dans le cas particulier : « Cette maladie n'est point à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle » (Jean 11 : 4). Ce qui nous amène à voir, du point de vue du délai et de son but : le salut, le rôle de la *guérison* dans la vie humaine.

Si la maladie est en effet un signe de mort, la guérison est, dans l'enseignement scripturaire, signe de grâce de la part de Dieu qui accorde un répit et qui prolonge sa patience pour que l'homme se convertisse. Elle est encore signe de pardon, de salut et de résurrection. Le cantique d'Ezéchias est clair à cet égard. Plus encore, la guérison devient occasion pour Dieu de manifester sa gloire. Voici la réponse que Jésus adressait à ses disciples à propos d'un aveugle-né qu'il allait guérir : « Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché (pour qu'il soit aveugle), mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (Jean 9 : 3). Ici encore, la guérison a même une signification symbolique : L'aveugle-né est celui qui est « assis dans les ténèbres de l'ombre de la mort » et sur lequel « une grande lumière resplendit » (Es. 9 : 1). Sa guérison, c'est la bonne nouvelle de son salut en Jésus-Christ qui le guérit.

Ainsi la maladie est, d'une manière générale, signe de péché et la guérison, signe de victoire et de salut.

*

En précisant encore, nous touchons de plus près la relation péché — maladie, et guérison — salut.

Les guérisons de démoniaques jouent un grand rôle dans les récits évangéliques. Nous y voyons que bien souvent la maladie est attribuée à la possession, par un démon, du malheureux qui souffre, sa guérison étant obtenue par l'expulsion du dit démon. Qu'est-ce à dire sinon que là, la maladie est directement l'œuvre de l'ennemi, du tentateur qui a réussi lors de la chute et qui continue à prendre dans ses rêts les hommes que nous sommes. Voici une femme que Jésus guérit : elle est infirme, courbée. Jésus lui impose les mains, chasse le démon, et dit : « Cette fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer ? » (Luc 13 : 16). Délivrée de son démon, cette femme se tient droite et rend gloire à Dieu.

La guérison est donc un signe de la victoire du Christ sur le démon, sur celui dans la sujétion duquel nous marchons à la mort. Jésus nous est montré comme luttant contre les démons qui discutent avec lui pour qu'il les laisse en repos (Marc 5 : 10) et ne cèdent qu'après avoir provoqué une crise violente dans l'être qu'ils possèdent (Luc 9 : 42).

Autre exemple : Jésus a aussi guéri des lépreux. Or le lépreux était un être impur d'après la loi mosaïque, un être dont il fallait se détourner et qui était mis au ban de la communauté, c'est-à-dire du peuple de Dieu. En guérissant des lépreux, Jésus remportait une victoire, il les réintérait dans la société de ceux à qui la promesse était faite, promesse dont l'objet était le salut et la résurrection. Là encore, la guérison des lépreux est un poteau indicateur qui jalonne la route au bout de laquelle se trouve la victoire sur le péché et sur la mort par la résurrection².

² Nous ne parlons pas ici des résurrections dont il est fait mention dans l'Écriture. Elles sont relativement peu nombreuses et l'exemple est suffisamment clair pour qu'il soit nécessaire d'insister. Les résurrections, plus clairement encore que les guérisons, portent tout naturellement nos regards vers la résurrection du Christ, gage et fondement de la nôtre.

En résumé, la guérison de la maladie est toujours indiquée comme une victoire de Dieu, et plus précisément comme la victoire que Dieu remporte en Jésus-Christ sur le péché et la mort. Elle a son point d'aboutissement dans la résurrection, fondement de l'Eglise. Et nous ne pouvons mieux faire que de citer ici la définition même que Jésus donne de son activité à ceux qui lui demandent « s'il est celui qui doit venir » : « Allez rapporter à Jean (Baptiste) ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les impotents marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle (évangile) est annoncé aux pauvres » (Luc 7 : 22). La guérison des maladies et la proclamation de l'Evangile vont donc de pair (Mat. 8 : 16-17 ; 9 : 35 ; Marc 4 : 23, etc.).

La contre-épreuve est vite faite. Si vraiment, dans l'enseignement biblique, la guérison n'est pas un signe vers la résurrection et la victoire définitive sur la mort, alors les guérisons qui nous sont rapportées sont de sinistres plaisanteries, un raffinement de cruauté de la part d'un Dieu qui assigne comme terme irrémédiable à notre destinée la mort, et qui, en attendant, en nous donnant des délais supplémentaires par les guérisons, joue avec nous comme le chat avec la souris.

Non, celui qui est bénéficiaire d'une telle guérison ne s'y trompe pas, qui s'écrie dans l'élan de sa reconnaissance : « Tu m'as accordé ta grâce avec la vie ! » (Job 10 : 12) ; ou encore qui lie les deux choses, guérison et salut, lorsqu'il dit : « Les liens de la mort m'avaient environné... et les angoisses du sépulcre m'avaient saisi... mais j'invoquai le nom de l'Eternel : O Eternel, sauve mon âme ! » (Ps. 116 : 3-4).

Et voilà pourquoi, dans l'Eglise primitive, nous voyons indiqué un ministère de guérison. Le pourquoi de ce ministère, c'est la guérison considérée comme signe avant-coureur de la résurrection, du salut qui arrive. En même temps qu'il donne à l'homme un délai en prolongeant la durée de ses jours, c'est-à-dire l'occasion d'entendre sa parole et de se convertir, Dieu lui donne encore, par la guérison, le signe du pardon et du salut qui lui est offert.

*

Ainsi, le sens de la vocation médicale au sein du monde est celui-ci pour la foi chrétienne : l'appel en Jésus-Christ, à

travers Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ (même si le futur médecin n'en a pas conscience), à être un témoin de la victoire que ce Christ a remportée sur la mort.

La vocation médicale ? C'est donc un service auquel sont appelés ceux qui, par leurs études et les dons qui leur sont départis par le Créateur en Jésus-Christ, sont mis à part pour se pencher sur les malades et les guérir ; *qu'ils s'en doutent ou qu'ils ne s'en doutent pas, qu'ils soient croyants ou incroyants*, c'est du point de vue de l'Eglise chrétienne le fait fondamental : les médecins sont, de par leur profession, ouvriers avec Dieu en Jésus-Christ, parce que leur activité même est signe de la patience de Dieu, qui ne veut pas que les hommes se perdent, mais qu'ils parviennent tous à la connaissance de son Fils et de son salut.

C'est là un jour nouveau sur la profession médicale, diront quelques-uns. En réalité, c'est un jour très ancien. Le médecin, digne ou indigne, croyant ou incroyant, est, d'une manière qui le dépasse, un instrument du Seigneur, qui n'a pas égard pour sa faiblesse, mais qui y manifeste sa puissance. Médecin, il est témoin de la victoire du Christ et de sa résurrection chaque fois que son art est l'instrument d'une guérison. Ce qui ne veut pas dire que la profession médicale fait d'un homme un chrétien, ou que l'exercice de la médecine est *pour le médecin* un signe que Dieu lui pardonne ses péchés. La vocation médicale n'est en aucune manière un gage de salut pour celui qui en est l'objet. On peut être ouvrier du salut de Dieu sans être sauvé soi-même, ou être un véhicule de son pardon sans être pardonné.

C'est ce que le Siracide, un livre apocryphe, il est vrai, exprime en disant : « Mon fils, si tu es malade, ne néglige pas mon conseil, mais prie le Seigneur, et il te guérira. Eloigne la transgression, redresse tes mains, et purifie ton cœur de tout péché... puis donne accès au médecin, car le Seigneur l'a créé, et qu'il ne s'éloigne pas de toi, car tu as besoin de lui » (Sir. 38 : 9-12).

*

Le médecin, cependant, ne verra pas toujours la guérison de son malade couronner ses efforts. Il lui arrivera, et sans doute doit-il par là même traverser des heures sombres, de

constater l'inanité de ce qu'il fait, et de devoir se soumettre à l'inévitable : la mort de son patient.

Cessera-t-il alors d'être cet ouvrier du Dieu de la résurrection ? Le médecin ne sera-t-il témoin de Jésus-Christ que dans les seuls cas où son malade sera guéri ?

Il n'entre pas dans notre propos d'esquisser ici une solution d'ordre sentimental. Nous pourrions évoquer le dévouement de tant de médecins qui se sont dépensés pour celui qu'ils soignaient jusqu'à ce qu'ils aient dû s'avouer vaincus devant le mal qui l'emporte. Encore que dans ce dévouement, on puisse voir un signe, une image de cette compassion infinie que Dieu a pour nous en Jésus-Christ, il nous apparaît que ce don de soi n'est pas spécifique au médecin, mais à tous ceux qui se penchent, chacun à leur manière, sur la misère de leurs semblables. Cet aspect de la réalité n'est donc pas sans valeur de témoignage, mais notre sujet ne le comporte pas expressément.

Reprenons ce que nous disions plus haut : Le monde au sein duquel s'exerce la profession médicale est celui dans lequel la résurrection a fait un jour irruption en Jésus-Christ, mais n'a été manifestée qu'à certains. La résurrection est la grande réalité, mais le monde comme tel ne la connaît pas encore. Ainsi, le médecin exerce son activité dans un monde où la résurrection n'est qu'à l'état de promesse, et n'est saisissable que par la foi, c'est-à-dire là où nos autres facultés humaines sont impuissantes à l'appréhender. Le royaume de Dieu n'est pas encore là d'une manière évidente, il n'est là qu'en espérance, et le médecin se meut entièrement dans le monde où « la mort passe sur tous les hommes parce que tous ont péché » (Rom. 5 : 12), et où, par conséquent, la guérison n'est pas encore la résurrection, mais seulement un répit en attendant l'échéance fatale.

C'est dans ces circonstances que le médecin lutte pour arracher, mais toujours temporairement, son malade à la mort. Il est alors comme le roi David dont l'enfant est irrémédiablement malade (II Sam. 12 : 7). Si tant est qu'il se comporte différemment de ce monarque qui prie, jeûne, et passe la nuit couché par terre pour implorer la guérison de son fils, son attitude fondamentale est la même. Il lutte avec une énergie

qui est le baromètre de sa conscience professionnelle. « Là où il y a de la vie, il y a de l'espoir », dit-il en répétant l'adage connu. Et ici encore, croyant ou non, il se mesure avec la maladie comme on se mesure avec l'ennemi avec lequel il n'y a pas de réconciliation possible et avec lequel une paix blanche est exclue.

Est-il encore un témoin du Christ lorsqu'il échoue ?

Remarquons que si, lors d'une guérison, son action indique celle du Christ luttant contre la maladie pour la guérison des autres, son attitude ici nous rappelle celle de Jésus luttant cette fois-ci pour le salut du monde au prix de sa propre vie, du Christ sur le point d'être, humainement et terrestrement, vaincu par ses ennemis.

Si paradoxal que cela paraisse, c'est peut-être au moment où le médecin échoue, après avoir lutté autant qu'il l'a pu, bien entendu, qu'il évoque le plus celui qui seul guérit toutes les maladies, parce que celui-ci aussi a connu, comme prélude à sa victoire définitive et totale, la défaite qui a été consommée par sa mort sur la croix. De même qu'à Gethsémané, le Christ vaincu était ce même Christ à qui la victoire était promise, de même, le médecin qui lutte, dans la condition actuelle de l'homme, est aussi, lorsque la mort de son patient survient, un témoin du Christ qui a englouti son ennemi dans sa propre défaite en se donnant jusqu'au bout.

Il est paradoxal, sans doute, de voir la victoire dans l'échec, la vie dans la mort, mais ce paradoxe est celui de la foi chrétienne. Le médecin qui lutte, qui dispute son malade à la mort, qui fait une piqûre, une transfusion de sang, qui surveille le pouls, qui tente en dernière analyse l'intervention chirurgicale, seul moyen humain de sauver le mourant, et qui, finalement, échoue, ce médecin-là est jusque dans son impuissance le témoin de celui qui a donné jusqu'à sa vie pour arracher les siens à la mort et à la perdition. Conscient des limites de ses forces et de son savoir humains, le médecin vaincu, témoin du péché de l'homme, témoin du jugement de Dieu selon lequel le salaire du péché, c'est la mort, est quand même l'ouvrier d'un plus grand que lui. Il se sent et se sait tout petit, mais cette petitesse rappelle celle de Jean-Baptiste qui disait en montrant le Christ : « Il faut qu'il croisse et que je diminue » (Jean 3 :

30), et dont la diminution même était un témoignage de la grandeur de son maître.

Le médecin est homme, son art ne concerne que la vie terrestre et s'arrête toujours à ses limites, tandis que celui dont il est le témoin va plus loin que cette vie-là. Parvenu aux limites tout humaines et de son art et de ses connaissances, il y est une indication vers celui qui les dépasse, et qui, parce qu'il les dépasse, les transfigure et leur donne tout leur sens.

*

« Le salaire du péché, c'est la mort », disait saint Paul qui ajoutait incontinent : « mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur » (Rom. 6 : 23). Vérité double, vérité dialectique, comme on dit, dont un des termes seul n'exprime pas toute la réalité, mais doit toujours être accompagné de l'autre ; vérité dont un des termes nous renvoie toujours vers l'autre, et qui n'apparaît que dans leur conjonction, par le passage continuuel de l'un à l'autre, passage dont nous sommes l'objet. Le médecin est le témoin de l'une comme de l'autre affirmation et toujours des deux à la fois.

Témoin par son impuissance du Dieu qui punit le péché par la mort, il est aussi témoin du Dieu qui gracie en guérissant. Et c'est le même Dieu qui est là, le Dieu qui nous sauve en Jésus-Christ, que le malade guérisse ou qu'il meure.

Voilà pourquoi réussite et échec sont, du point de vue chrétien, les éléments d'une même vérité dans la profession médicale, les signes d'un monde pécheur et condamné au sein duquel a retenti la bonne nouvelle du pardon et de la vie, et la victoire sur la mort par Jésus-Christ.

*

Tout au long de cet exposé, nous avons regardé le médecin comme un témoin et considéré le témoignage que constitue, dans le monde, le fait même d'une guérison.

Il faut maintenant que ce témoignage soit entendu pour qu'il soit accompli et accueilli dans toute sa signification, c'est-à-dire que le médecin d'une part, le malade d'autre part, sachent l'un et l'autre ce que signifie l'exercice de la profession médicale par rapport à la révélation chrétienne. De fait,

il est bien évident que lorsqu'un médecin incroyant guérit un incrédule, il y a bien un signe de la victoire remportée par Jésus-Christ, mais personne n'en sachant rien, on peut se demander s'il vaut la peine d'en parler.

Pour que le témoignage soit totalement rendu, il faut que la *parole*, c'est-à-dire la prédication de la parole de Dieu, accompagne le signe, que la proclamation de l'Évangile accompagne la guérison ou l'approche de la mort. C'est ici que devrait s'ouvrir le chapitre consacré à la collaboration du pasteur et du médecin, ou au rôle pastoral qu'est appelé à jouer le médecin chrétien, et en général à ces sujets que nous avons mentionnés en tête de cet exposé. Cet examen serait propre à montrer d'une manière plus complète la valeur d'une profession qui tire sa signification, non du médecin qui l'exerce, mais du Dieu qui la suscite.

En tout état de cause, c'est une grande chose pour un homme d'être, par sa profession, un témoin de la victoire remportée par le Christ.

Genève.

Jaques Courvoisier.

Rezensionen.

Nathan Söderblom, Der lebendige Gott im Zeugnis der Religionsgeschichte, nachgelassene Gifford-Vorlesungen, deutsch hrsg. von *Friedrich Heiler*, München/Basel, Verlag Ernst Reinhardt, 1942, XII, 386 S., Halbleinen Fr. 18.—.

In diesem posthumen Werk, das bereits in englischer und schwedischer Ausgabe vorlag, als es von Heiler in Zusammenarbeit mit einem früheren Schüler und einem Anglisten in deutscher Sprache herausgegeben wurde, liegen zehn Vorlesungen des 1931 verstorbenen bekannten Religionsforschers vor, in denen er den «Grundformen persönlicher Religion» nachgeht, wie sie sich aus der allgemeinen Religionsgeschichte erheben lassen. Das Hauptinteresse ruht dabei auf dem Verhältnis der menschlichen asketischen Übung und der göttlichen Tat in der Begegnung des Menschen mit der göttlichen Welt. In wohldurchdachter Stufenfolge wird eine Reihe ver-